

Handwritten Arabic text in a dense, cursive script, likely a manuscript or a collection of verses. The text is written in black ink on a light-colored background. The script is highly stylized and difficult to read due to its density and the overlapping of lines. The text appears to be a collection of verses or a continuous passage, possibly related to religious or historical themes. The overall appearance is that of an ancient or medieval manuscript page.



Notas de leitura

À la table des Seigneurs...

René Pélissier

pp. 305-325

... barons, écuyers et parasites s'engraissent. Et en cuisine, manants du Parti, mendiants de la famille et valets en livrée se disputent les reliefs les plus juteux, tandis qu'à la décharge (*lixeira*) du château, les archers du guet se contenteront bien des derniers os. Espérons-le, tout au moins! Donc, préparons soigneusement une limonade pétillante et généreuse, proportionnelle à notre impudence, et d'un pas hardi avançons vers nos pseudo-découvertes. Pas toutes, car il y a encore les ultra-pauvres, trop éloignés des «puissances» pour en espérer quelque bienfait. Parmi eux, ceux qui ne se résignent pas et les plus optimistes tentent toujours la traversée des déserts et des flots.

Généralités et regroupement de plusieurs pays

Commençons par les ancêtres (si l'on peut dire) de ces émigrés volontaires en jetant un coup d'œil sur ceux qui, pendant des siècles, furent des voyageurs forcés que l'on aperçoit à peine à la lecture des premières dizaines de pages de **Opposing the Slavers**¹. L'auteur est un officier de la Royal Navy, à la retraite depuis 1992, qui a voulu dresser une stèle commémorative pour honorer tous ses prédécesseurs de la marine à voile, engagés dans une mission dangereuse et impossible à mener à bien avec d'aussi faibles moyens: bouleverser un système économique qui n'enrichissait que ses promoteurs et – accessoirement (les primes pour les prises de navires négriers) les marins – surtout leurs officiers. Pour ce faire, Peter Grindal a résumé les centaines de journaux de bord des bâtiments engagés dans la campagne anti-esclavagiste, ayant survécu de 1807 à 1839 (après cette date on a «perdu» ces pièces dans les archives britanniques). Cette énorme partie du livre coïncide avec la période où les interventions de la Navy n'étaient autorisées qu'au nord de l'Equateur, c'est-à-dire que les contrôles entre Corisco et Benguela échappaient aux zones d'intervention du West Africa Squadron.

De ce fait, la description des prouesses navales est d'une lecture plutôt répétitive, malgré le pittoresque de certains détails. Ce torrent d'informations sera probablement utile aux historiens de la marine royale. Toutefois, qui voudrait en savoir plus sur des négriers tels que Pedro Blanco (Espagnol), voire le Chacha (Portugais du Brésil) de Ouidah, ou sur l'attitude de tel ou tel roitelet côtier (partisan de la traite), à l'égard du commerce de la chair humaine qui constituait jusqu'alors l'essentiel des rapports entre Africains et Européens, ce lecteur devra le chercher ailleurs. A peine, voit-on comment les sociétés coloniales portugaises en Angola, en Guinée et à Príncipe réagirent devant l'extinction annoncée de leur principale source d'enrichissement illicite. Au crédit de Peter Grindal nous inscrirons néanmoins tout ce qu'il nous révèle sur le rôle de la base britannique à Fernando Poo dans la lutte contre ce trafic.

¹ Grindal, Peter (2016), **Opposing the Slavers. The Royal Navy's Campaign against the Atlantic Slave Trade**, London, I.B. Tauris, pp. XXX 11-863, gravures noir et blanc.

On restera dans le lugubre avec **As voltas do passado**². C'est un empilement chronologique de 47 contributions (plusieurs ayant moins de 10 pages). Elles portent sur: **a)** une date ou un événement marquant dans la lutte des nationalistes africains et leur combat contre l'Império; **b)** le traitement qu'en ont fait les partis après l'indépendance. L'objectif des auteurs semble être double: le rappel de faits ou de tournants qui, les années passant, risquent d'être oubliés, et ensuite la recherche désabusée de statistiques plus réalistes sur des chiffres attribués aux victimes africaines par ceux qui en sont devenus les héritiers. On ne peut que se féliciter de voir les comptables contester les propagandistes. Exemples: continuer à faire croire au bon peuple et aux naïfs étrangers qu'il y a eu un millier de morts, le 3 février 1953, dans le massacre de Batepá à São Tomé, est une pure exploitation des mémoires locales. Même chose pour le massacre de Mueda chez les Macondes du Mozambique, le 16 juin 1960, où l'on passe de 16 morts (et peut-être encore beaucoup moins) à 600 dans les Saintes Ecritures du FRELIMO. Remarquons que les commentateurs de ces grandes tueries apoplectiques ne parlent que très rarement de blessés, ce qui donne à croire que tout blessé était un mort réquisitionné par les aèdes du FRELIMO. Tuer 600 personnes sans faire un seul blessé devrait pourtant laisser songeur le moindre sous-officier de bonne foi. En guerre, on ment. Mais c'est bien pire après. Surtout dans certaines sociétés vivant dans l'oralité prépondérante.

Total Onslaught³ est une expression qui connut son heure de gloire dans la SADF sud-africaine et qui peut se traduire par «La guerre totale». L'auteur de ce gros livre engagé est ou fut journaliste puis professeur dans des institutions militaires ou universitaires britanniques ou en Afrique australe, ce qui explique que sa bibliographie rachitique (2 pages) ne comporte que des livres en anglais, phénomène qui ne surprend plus personne dans le monde de l'édition non-anglophone.

Paul Moorcraft a servi dans la police rhodésienne et cela suffira pour comprendre que ce n'est pas un ami des régimes se réclamant du «marxisme austral». Il examine la montée en puissance de la «Pax Pretoria», les guerres coloniales en Angola (1961-1976), Namibie (1966-1976), Mozambique (1964-1975) et en Rhodésie (1965-1980). Il traite ensuite de la suprématie militaire sud-africaine en Angola (1976-1990), en Namibie (1976-1989), et politiquement au Mozambique pendant la guerre civile (1976-1992), aborde le Zimbabwe dans les affres de l'indépendance et examine la guerre interne en Afrique du Sud, si mal couverte par la presse francophone. Il met un point d'interrogation final lorsqu'il parle des nations arc-en-ciel. Dans l'ensemble, il accorde une importance supérieure au Mozambique par rapport à l'Angola. Il arrive même à fournir sur la RENAMO quelques informations peu courantes et il n'est pas loin de voir en Dhlakama un personnage crucial qu'il visitera deux fois dans la Gorongosa, ce qui n'est pas si fréquent et est probablement lié au rôle des Rhodésiens initiaux dans l'affermissement de sa stature. On remarque l'originalité des photos qu'il sème généreusement dans son volume. Il n'est pas toujours unilatéral et aveugle, mais Savimbi apparaît 19 fois dans les pages qu'il consacre à l'Angola, Neto 5 fois seulement. Bref, pour une première introduction à l'histoire récente de l'Afrique australe, les résumés de l'auteur ne sont pas sans valeur si l'on fait abstraction de son parcours politique.

² Cardina, Miguel & Martins, Bruno Sena (coord.) (2018), *As voltas do passado. A Guerra colonial e as lutas de libertação*, Lisboa, Tinta-da-China, pp. 358.

³ Moorcraft, Paul (2018), *Total Onslaught. War and Revolution in Southern Africa Since 1945*, Barnsley (Angleterre), Pen & Sword Books Ltd., pp. XXV-478, photos noir et blanc.

Guiné

La fin de l'empire colonial portugais⁴ est un livre important pour connaître la guerre de libération de la Guinée-Bissau et surtout les activités du PAIGC et de ses principaux dirigeants lors de sa période ascensionnelle. Rédigé par un couple de journalistes tiers-mondistes, mais restés lucides et stratégiquement bien placés puisque correspondants de l'Agence France-Presse à Dakar, le texte rassemble 23 témoignages de longueur respectable de cinq hauts cadres bissau-guinéens du PAIGC, dix cap-verdiens de la même obédience, sept officiers et politiques portugais antisalazaristes, et de Léopold Sedar Senghor. Leurs dépositions ont été recueillies entre 1980 et 1982 et plus ou moins actualisées jusqu'à la mort de leur auteur, 2017 étant la date butoir. Le grand absent de cette cueillette tardive est, de ce fait, Amílcar Cabral (... 20 janvier 1973).

Le libellé du titre est ambigu et même trompeur pour le lecteur souhaitant trouver une étude des événements et des évolutions qui ont conduit à l'indépendance de *tous* les PALOP. Le livre irritera également ceux qui sont habitués aux notes de bas de page aisément repérables. Ici elles sont repoussées en fin de volume et difficilement promptement utilisables car scindées selon les chapitres de l'ouvrage. Par ailleurs, les témoignages ne sont pas reproduits *in extenso*, les uns après les autres, mais bien découpés chronologiquement selon la ventilation suivante: **a)** l'éveil; **b)** au début de la guerre; **c)** sous le règne de Spínola; **d)** l'assassinat de Cabral; **e)** le 25 avril; **f)** les lendemains des indépendances.

Cela étant dit, c'est une vision relativement apaisée que nous offrent les acteurs d'origine cap-verdienne qui ont tiré leur épingle du jeu. Certains admettent même la précarité de ce mariage contre nature que Cabral voulait réaliser: unir le lapin *guineense* et la carpe insulaire, c'est-à-dire le maintien d'une domination du premier par une mince couche de «colonisateurs adjoints» plus instruits et, pour certains, exploitant les ruraux continentaux. Comme le dit fort pertinemment Aristide Pereira, les Bissau-Guinéens – et notamment les Balantes – avaient la mémoire longue et, si on ne connaît toujours pas avec certitude les instigateurs de l'assassinat d'Amílcar Cabral, il n'y a pas beaucoup de doutes que les exécutants et tous ceux qui, à tort ou à raison, ont été classés dans le clan des adversaires des Cap-Verdiens au sein du PAIGC, étaient des Bissau-Guinéens.

Ce livre contient beaucoup d'éclaircissements sur le rôle de Rafaël Barbosa, sur l'habileté du général Spínola, et sur le cérémonial rituel du meurtre du président João Bernardo Vieira (Nino Vieira), *assimilado* pepel mais aussi «baptisé» balante. S'y ajoutent des révélations sur la tentative de nommer à la tête de la PIDE l'artisan de l'opération Mar Verde à Conakry, Alpoim Calvão, officier mais également homme d'affaires, sur l'évacuation des postes portugais face à l'ultimatum du PAIGC, sur l'accord de passation des pouvoirs entre le Parti et le dernier gouverneur portugais, Carlos Fabião, et sur les mutineries des compagnies de *comandos* africains.

On aurait peut-être aimé plus de détails sur les succès économiques du Cap-Vert de nos jours et sur le naufrage de la Guinée des putschistes et des corrompus dans une mer de stupéfiants où les pseudo-élites locales se disputent pour s'asseoir à la table de tel ou tel seigneur éphémère. Les Suédois et les Néerlandais – entre autres – n'ont pas dû beaucoup rire à la lecture d'un récent roman de Frederick Forsyth qui s'était déplacé en Guinée. Leurs impôts maintiennent sous perfusion un pays qui paraissait si prometteur au temps d'Amílcar l'enchanteur. Un rêve opiacé?

⁴ Makédonsky, Éric et Jeanne (2018), **La fin de l'empire colonial portugais. Témoignages sur un dénouement tardif et tourmenté**, Paris, L'Harmattan, pp. 471, photos noir et blanc, index.

Angola

En ouvrant cette section par la présentation d'un livre sur le Cabinda on va peut-être indisposer les partisans du droit de l'enclave à l'indépendance. Nous plaiderons l'incapacité des historiens à prévoir l'avenir et, *pour le moment*, le Cabinda étant considéré comme une province angolaise, bibliographiquement parlant, nous ne dissocierons pas les deux entités. *Pour le moment!* Ce qui donne au livre organisé par Sedrick de Carvalho une place spéciale dans la maigrelette littérature parascientifique consacrée à cette anomalie coloniale portugaise, c'est que les huit auteurs ayant contribué à son élaboration ont eu une grande liberté pour exprimer leurs propositions quant au futur. Ce **Cabinda**⁵ n'est donc pas une de ces médiocres productions pro-intégration ou pro-souveraineté, chacun exhumant les cinq traités de *protectorado* du XIX^e siècle et les interprétant à sa manière. En fait, l'essence du livre est une confrontation de points de vue. C'est déjà un progrès.

Parmi les chapitres les plus utiles nous citerons le premier qui, rédigé par un historien, donne un récit clair des différents statuts administratifs de l'enclave et de l'évolution des lignages commerçants (négriers de profession) Franque et Puna. L'Arche d'alliance des indépendantistes repose sur l'interprétation du *protectorado*, selon les époques. Nous n'entrons pas dans cette querelle de légistes, mais l'auteur a raison d'insister sur le caractère volontaire de l'émigration des Cabindais vers l'Angola. Le deuxième chapitre a pour auteur un Ovimbundu, juriste et ex-premier ministre d'Angola de 1992 à 1996. Il fait une proposition originale: dans le cadre d'une restructuration de l'Etat angolais on pourrait envisager de reconnaître au Cabinda le droit à l'autodétermination et lui octroyer un régime proche de celui de Madère et des Açores au sein du Portugal. On entend déjà les loups hurler. Des loups pas très humanistes. A quelles tables seront-ils invités?

De ce terrain de luttes sournoises, nous glisserons vers un travail assez remarquable pour connaître le début d'un conflit heureusement éteint qui a failli désintégrer l'Angola en 1975-1976 et surtout dans ses phases ultérieures (jusqu'en 2002). C'est l'œuvre de deux collectionneurs de guerres exotiques. L'un est autrichien, l'autre suisse ce qui, *a priori*, devrait constituer une garantie d'«impartialité» dans les jugements. Leur qualité première est avant tout une minutie dans l'accumulation pointilliste des données en matière d'armes, d'avions et de matériels de guerre. Cela peut tourner à l'obsession, mais il y a un public (surtout les anciens combattants anglophones) pour ce genre de détails qui ne fait pas la part belle aux relations internationales et aux visées politiques. Eux restent dans le concret et le mesurable. Ce sont des historiens militaires du genre entomologistes décrivant les couleurs des papillons qu'ils ont épinglés. Un critique intégriste ou jaloux pourrait leur reprocher d'avoir laissé trop de fautes d'impression dans les toponymes, et de fournir une bibliographie décousue ne permettant pas de trouver l'origine de nombreuses notes. Nous minimiserons ces failles pour dire que **War of Intervention in Angola**⁶ se rapproche d'une étude d'état-major neutre dont les auteurs ne se seraient pas contentés de croire la propagande quasi journalistique produite par l'Afrique du Sud, Cuba et les trois mouvements angolais. Certes, ils sont peut-être plus réceptifs à certaines sirènes, mais ils sont encore uniques pour connaître par le menu: **a)** le semi-échec de l'Opération Savannah de la SADF au Cuanza Sul; **b)** l'échec total du FNLA, de la CIA et des Zaïrois dans la bataille de Quifangondo contre le MPLA et les Cubains, devant Luanda; **c)** l'expulsion du FLEC (indépendantistes cabindais) et des troupes des deux Congos voisins du Cabinda;

⁵ Carvalho, Sedrick de (coord.) (2018), **Cabinda. Um território em disputa**, Lisboa, Guerra e Paz, pp. 254.

⁶ Fontanellaz, Adrien & Cooper, Tom (2018), **War of Intervention in Angola. Volume 1: Angolan and Cuban Forces at War, 1975-1976**, Warwick (Angleterre), Helion & Company (Distribué aussi par Casemate UK, Oxford), pp. 72, nombreuses photos et cartes noir et blanc et couleur.

d) la reprise de l'Angola du Nord-Ouest par les Cubains et le MPLA, balayant les pantomimes de prétendus mercenaires. Il y a des trous noirs (notamment comment l'UNITA a perdu le Centre-Angola et le Moxico), mais on est loin de la chevauchée des Valkyries racontée par le colonel Breytenbach, le Pygmalion des soldats dissidents du MPLA, et des Bushmen abandonnés par la PIDE. Sur deux colonnes nos deux auteurs en donnent pour leur argent aux lecteurs. C'est appréciable et marque le succès de la collection (Africa@War) où l'Angola en 1975-1976 occupe le n.º 31. On attend donc le Volume 2 avec impatience.

Mais remontons le temps avec une uchronie optimiste: **E se Angola tivesse proclamado a independência em 1959?**⁷. Son auteur brode sur un canevas politique imaginaire pour inventer ce qui se serait produit si les micro-groupes clandestins, nationalistes et surtout antisalazaristes, avaient réussi à renverser les autorités coloniales, du 15 octobre 1959 au 11 janvier 1960, prenant ainsi la PIDE de vitesse. Jonuel Gonçalves a vécu cette époque *in situ* et a connu certains des militants (coupés des masses *indígenas*), qui toutefois voulaient se dresser contre le lointain Minotaure de Lisbonne. Amusant ou non, son texte a une certaine utilité pour connaître l'isolement et l'irréalisme de ces jeunes enthousiastes, avant les arrestations par la PIDE. Dans son esprit fertile, le coup d'Etat réussit malgré la riposte de Salazar et de l'Afrique du Sud, ce qui nous ouvre de nouveaux horizons et aurait empêché l'éclosion de toute une génération d'anciens combattants devenus mémorialistes de leur infortune outremer, à commencer par ceux qui passèrent une partie de leur jeunesse à végéter dans le saillant de Cazombo, face au MPLA.

A Leste nada de novo⁸ nous le montre dans ce livre où ce qui frappe le plus, c'est l'introduction de l'avocat Antero Neto au manuscrit laissé par son beau-père, lorsqu'il était sous-officier des transmissions à Lumbala Nova sur le haut-Zambèze. Que Neto ait jugé bon de résumer la géographie et l'histoire de l'Angola à l'intention des lecteurs actuels suffit à dire combien était artificielle, inefficace et trompeuse la propagande de l'Estado Novo qui prétendait que le Moxico et le Minho constituaient deux parties «identiques» du Portugal. Le journal de campagne de Manuel Alves Azevedo, lui, expose indirectement les prétentions du MPLA à s'emparer de ce territoire pointé vers l'est. Mais, inversement, l'année 1973 ne scelle pas non plus le destin du MPLA. Certes, il n'est plus de taille à s'emparer d'une garnison aussi forte que celle de Cazombo – que nous avons visitée cette année-là. Néanmoins, s'il n'a plus les moyens de s'acharner contre ce fort verrou portugais, miner les pistes entre Lumbala Nova et son satellite frontalier à Caripande est encore à sa portée. Lumbala Nova n'est attaquée que deux fois pendant les deux années et quelque où l'opérateur radio est sur place. Son journal n'exprime aucune crainte d'une invasion massive du type PAIGC en Guinée. A l'Est, c'est la routine militaire et les querelles *ad hominem* qui colonisent ses pages. D'ailleurs, ce n'est pas un adversaire du maintien du statu quo militaire. On est dans une impasse tolérable, selon lui, et vive la démobilisation! La révolution? Connais pas!

On quitte l'Est en «guerre molle», bien que coloniale, pour regarder maintenant du côté de la table et de la cuisine de différents seigneurs, et l'on plonge dans une histoire racontée par une journaliste d'investigation qui, comme son éditeur, a dû prendre ses précautions pour la publier. Nous n'en avons jamais entendu parler, mais elle ne nous surprend pas. Elle jette un éclairage sépulcral sur la justice, la politique, l'honneur et, plus que tout, la corruption sur deux rivages de l'Atlantique lusophone. On se croirait revenu au XIX^e siècle où le Portugal et l'Angola étaient la risée et le «mouton noir» des chancelleries et de la Royal Navy. On ne va pas déflorer ici le contenu des 42 chapitres. Il suffira de dire

⁷ Gonçalves, Jonuel (2018), *E se Angola tivesse proclamado a independência em 1959?*, Lisboa, Guerra e Paz, pp. 191.

⁸ Neto, Antero (organisateur) & Azevedo, Manuel Alves (auteur) (2018), *A Leste nada de novo. Memórias de Manuel Alves Azevedo na guerra de Angola (1971-1973)*, Carviçais (Portugal), Lema d'Origem, pp. 185, photos noir et blanc.

qu'un petit – ou moyen – chef d'entreprise portugais accepte de vendre aux Forces Armées angolaises en 1996 des produits alimentaires et du matériel. Le tout à crédit, sur la foi d'un colonel bien en cour à Luanda, l'un de ces barons en uniforme qui n'étaient pas pressés de terminer la guerre contre l'UNITA car elle était pour eux extrêmement rentable, compte tenu des commissions qu'ils prélevaient sur les contrats. Les noms de certains figurent même dans plusieurs livres de reportages anglo-américains sur l'Angola des années 1990-2010. Mais notre «fournisseur des Armées» était un naïf. Il s'en apercevra lorsqu'il voudra être payé. C'était une escroquerie! Une **Burla**⁹! Il décide alors d'intenter une action en justice. Elle se soldera par seize années passées dans les filets des tribunaux et des avocats. Seize années de plaidoiries, d'humiliations et de dépressions, au gré des jeux politiques et des intérêts supérieurs de la Nation portugaise en crise budgétaire. Il ne pesait pas lourd le bon droit du plaignant, face aux oscillations de la balance commerciale luso-angolaise. C'était une victime tardive de la décolonisation qui aurait dû s'informer avant de conclure le marché, mais qui lit au Portugal septentrional les journalistes anglophones écrivant sur l'Afrique? Tout un réseau de connaissances coloniales s'est effondré depuis 1975-1976. La génération des colons de naguère est en voie de disparition complète. Sera-t-elle remplacée par les centaines de milliers de migrants portugais qui, à partir de 2010, se sont rués pour aller travailler dans le nouvel Eldorado de la Lusophonie où tout était possible avec un baril de pétrole à \$ 100 ou plus? **Postcolonial Portuguese Migration to Angola**¹⁰ est une sorte de memento établi par une chercheuse suédoise qui, aidée d'assistantes sur place, a examiné du point de vue psychosociologique cette forte vague d'expatriés portugais à Luanda et dans les chantiers intérieurs du pays. En quelques années, le reliquat des Blancs (30 000?) ayant résisté à l'exode de 1975-1976 se trouva renforcé par l'arrivée de ces rescapés du chômage au Portugal. Deux grandes catégories divisent alors les nouveaux émigrants: ceux qui travaillent dans la construction et les travaux publics, et ceux qui opèrent dans les services pour pallier le manque de techniciens et de cadres angolais. Lisa Åkesson connaît suffisamment l'histoire coloniale pour n'être la dupe de personne. Elle voit vite que l'arrogance a changé de camp, en fonction des variations des cours du pétrole et de la corruption généralisée. Elle s'aperçoit également – sauf chez les ouvriers portugais du bâtiment qui s'accommodent assez bien des caresses monnayées par les *catorzinhas* – que les contacts entre ces mercenaires du salariat et les nouveaux employeurs (métis ou négro-africains) cessent, le travail fini. Où est donc la différence, sinon chromatique, entre la situation antérieure et les réactions de ces créoles urbanisés qui exploitent au mieux la nouvelle structure du commandement aux dépens des expatriés? Pour trouver le lusotropicalisme sur papier glacé il faut aller le chercher maintenant dans les archives. Cet échafaudage postcolonial est donc encore plus instable que celui d'avant 1974. Avec un baril à nouveau en chute libre, les chantiers florissants dans les années 2010-2015 ont partiellement fermé depuis et les courants migratoires Portugal-Angola se sont, dans une certaine mesure, inversés. Ce qui fait que les constatations de l'auteure risquent d'avoir une validité limitée car fondées sur une période exceptionnelle. On notera que chez ces *retornados* récents la nostalgie, fréquente chez leurs prédécesseurs coloniaux, n'est pas de mise. Leurs racines dans le pays hôte ne semblent pas avoir engendré une floraison vivace. L'Impérialisme est bien mort dans leur esprit et pour eux l'Afrique n'était qu'un pis-aller temporaire. Ce ne sont pas des graines de colons. Les statistiques mortuaires en Afrique et ailleurs offrent rarement des moments de pure poésie à leurs lecteurs. Plus de quarante ans après le massacre de réfugiés namibiens civils

⁹ Ferrador, Susana (2018), *Burla em Angola. Burla em Portugal*, Lisboa, Guerra e Paz, pp. 262.

¹⁰ Åkesson, Lisa (2018), *Postcolonial Portuguese Migration to Angola. Migrants or Masters?*, Heidelberg (Allemagne), Springer Verlag pour le compte de Palgrave Macmillan, pp. XI-154.

et de guérilleros de la SWAPO, intervenu à Cassinga, le 4 mai 1978, on ne sait toujours pas combien tombèrent sous les balles de l'aviation et des parachutistes de l'apartheid. Les versions antagonistes continuent à s'affronter et l'on a l'impression que cette situation convient assez bien à Windhoek et à Pretoria. Il n'y a pas eu de tribunal ou d'autres organismes visant à la conciliation qui se soient prononcés. Les survivants ne semblent pas non plus avoir été indemnisés à hauteur des préjudices subis (sauf ceux qui ont eu accès aux prébendes ou autres avantages dispensés par la SWAPO). Un historien namibien, Vilho Amukwaya Shigwedha¹¹, le déplore à la lumière d'une thèse soutenue au Cap (de Bonne Espérance, disait-on autrefois) et pour ce faire il apporte de nouveaux éléments. Fort bien, mais rappelons qu'il y a une méthode simple pour trancher en l'espèce entre un crime de guerre et une simple opération militaire réussie: ouvrir au moins une ou deux tombes afin que la biologie et la médecine légale disent: il y a dans cette fosse commune tant de femmes et d'enfants, tant de soldats. Pourquoi traîne-t-on les pieds en hauts lieux? A-t-on peur des chiffres ou des spectres? Bibliographie équilibrée.

Des misérables jetés dans les charniers de la guerre chaude, glissons vers les salons où quelques seigneurs de bonne compagnie s'efforcent – ou prétendent le faire – de régler les conflits en cours ou, ce qui est encore mieux, les prévenir avec de bonnes paroles et un chèque ou quelques livraisons de blindés. Il n'y a rien de tel qu'un diplomate ou un homme politique africain pour se présenter comme le sauveur de la paix. Les beaux discours sont leurs boucliers souvent recouverts de la dépouille de Méduse et de ses «bons» sentiments. **Os conflitos em África**¹² est l'œuvre d'un diplomate, avocat et journaliste angolais. Après l'examen des coups d'Etat, il passe ensuite aux ressources naturelles, aux migrations et aux pandémies. Il en vient, dans un registre plus concret, à plusieurs exemples d'accords bilatéraux avec la RDC et surtout l'Afrique du Sud (2009, 2010, 2011), le Zimbabwe, la Namibie et d'autres Etats plus lointains (le Mozambique, etc.).

Apparemment, on travaille comme des forcenés dans les ambassades angolaises. Reste à voir le degré d'application concrète sur le terrain, et à connaître l'opinion des correspondants de la presse étrangère dans le pays. Même le témoignage des simples voyageurs montre qu'il y a souvent une large marge entre le bout de la table des négociations et les ultrapauvres censés en bénéficier. Au crédit de l'Angola, il y a plusieurs atouts à faire valoir: une armée pléthorique et des rentrées intermittentes de pétrodollars. Le reste appartient au savoir-faire des ambassadeurs et à la générosité de leurs autorités. Face à ce passe-temps africain, pacifique et innocent, la logorrhée a des charmes que n'auraient pas les creuseurs de tombes encombrantes à Cassinga si l'on faisait appel à leur expertise.

L'historiographie de l'Angola étant ce qu'elle est encore en ce début du XXI^e siècle, c'est-à-dire un manteau d'Arlequin décousu et plein de trous béants, ces lacunes affectent des pans entiers de son territoire. On a déjà parlé de notre ignorance du passé relativement ancien des sociétés africaines du Plateau central, de l'Est et du Sud-Angola, mais on peut aussi y ajouter la partie orientale du Nord-Ouest angolais, notamment ses confins, le long du Cuango dans sa partie frontalière avec la RDC. Et dans ce secteur que sait-on de son «exploration» par les Européens? Ce que nous ont laissé Capelo et Ivens sur ce qu'ils ont vu en 1879 chez les Bayaka, certes, et puis après, les observations des Allemands. Mais comme écrire et enseigner l'histoire des «explorations» en Afrique est un exercice généralement nationaliste, les voyageurs allemands en Angola restent, malheureusement, sous-estimés ou tout au moins sous-utilisés dans le monde lusophone, malgré les efforts

¹¹ Shigwedha, Vilho Amukwaya (2017), *The Aftermath of the Cassinga Massacre. Survivors, Deniers and Injustices*, Basel (Suisse), Basler Afrika Bibliographien, pp. XIII-170, photos noir et blanc.

¹² Augusto, Mário (2018), *Os conflitos em África e a experiência de Angola na sua resolução*, Lisboa, Guerra e Paz, pp. 199, photos noir et blanc.

gigantesques, grandioses même, que l'historienne-ethnologue Beatrix Heintze¹³ déploie depuis des décennies pour les faire admettre.

Elle vient de récidiver en consacrant deux épais volumes à un «astre mort» de l'«exploration» angolaise – Alexander von Mechow – qui, pour des raisons assez obscures, n'a pas «publié» de livres sur ses voyages – et juste un ou deux tirés à part –, sinon un atlas de 26 feuilles qui donne la «topographie» ou mieux, l'hydrographie de son exploration fluviale conduite avec deux assistants, dans plusieurs embarcations. Cet étrange officier prussien en retraite (après avoir combattu contre l'Autriche, puis la France en 1870), devenu naturaliste et botaniste émérite, séjourna d'abord au Cabinda, ensuite de 1878 à 1881 en Angola, dont une période de plusieurs mois sur le Cuango en 1880 où il doit reconnaître que les chutes qu'il découvre sur cette rivière rendraient impossible toute navigation vers le fleuve Congo. Pas rancunier, il les baptise chutes de l'empereur François-Joseph d'Autriche et de l'empereur Guillaume d'Allemagne, désignations dynastiques que les Portugais, bons princes, conserveront jusqu'à l'indépendance où le MPLA s'empresse de leur donner des remplaçants aux consonances plus en harmonie avec les couleurs locales.

Mais ce n'est pas tout, car si les géographes portugais avaient eu vent de ce que ce «découvreur de cataractes» leur avait préparé dans le secret de sa correspondance officielle ils auraient été probablement moins respectueux de son antériorité onomastique. N'ayant presque rien publié sur ses voyages (sauf son atlas en 1884/1885), il était jusqu'à présent laissé dans la catégorie des explorateurs de troisième ordre, mais ce que l'on ne savait pas, c'est qu'il avait tenu un immense journal de marche manuscrit qu'il a fallu faire déchiffrer et transcrire plus d'un siècle après sa rédaction.

Comme Beatrix Heintze a accompli un extraordinaire travail d'édition, écumant les archives allemandes pertinentes, elle a découvert un mémoire de Von Mechow, daté de 1883, dans lequel l'auteur, rentré en Allemagne, proposait au Ministère de l'Intérieur du Reich la création d'une colonie allemande basée sur les deux rives du Cuango dont il connaissait les sociétés et les autorités africaines. En fait, l'appétit venant en mangeant, il envisageait, ni plus ni moins, d'empiéter sur la marche orientale et nébuleuse du royaume de Kongo ou, en d'autres termes, de raboter la zone d'influence portugaise potentielle au Nord-Ouest et d'étendre son prolongement germanique sur le territoire du futur Congo léopoldien: une Allemagne «équatoriale» de substitution pour accueillir une partie des émigrants qui s'embarquaient à Hambourg vers les Amériques. A cette époque, la plupart des explorateurs européens ont des arrière-pensées: on risque sa vie pour l'amour de la science ou de la religion, bien sûr! Mais le commerce, le patriotisme, la défense du drapeau, le salut des classes paupérisées aussi. C'est comme cela que l'on devient un héros transitoire, et la pléiade d'abeilles européennes qui butinent alors sur le territoire de l'Angola actuel préparent déjà les cartes de la partition du continent.

Tout cela on le pressent ou le découvre dans le livre précité de Beatrix Heintze qui constitue l'introduction et l'encadrement «biographique» et politique du plat de résistance que constitue l'édition «intarissable» du journal de marche de Von Mechow¹⁴ et là le lecteur doit se préparer à absorber – et à digérer – 690 pages du texte proprement dit, accompagné de 1208 notes de bas de page, le tout précédant près de 200 pages de documents et, finalement, les 70 pages de trois index! Véritablement, pour un «explorateur» quasi inconnu, cette résurrection est une apothéose de proportions monumentales. Regardons

¹³ Heintze, Beatrix (2018), *Ein preußischer Major im Herzen Afrikas. Alexander v. Mechows Expeditionstagebuch (1880-1881) und sein Projekt einer ersten deutschen Kolonie*, Berlin, Dietrich Reimer Verlag, pp. 357, illustrations noir et blanc.

¹⁴ Heintze, Beatrix (organisation) [et Von Mechow, Alexander (auteur)] (2018), *Das Tagebuch Alexander v. Mechows über seine Expedition an den Kwango (Angola) (1880-1881)*, Berlin, Dietrich Reimer Verlag, pp. 950, illustration.

cependant une carte. Le journal (**Tagebuch**) ne porte que sur la marche entre Malange et le cours moyen du Cuango, puis la descente partielle de la rivière et la visite prolongée au chef supérieur des Bayaka. C'est important pour la partition du Nord-Ouest angolais mais, à côté des voyages des autres explorateurs allemands dans la Lunda, c'est moins impressionnant. Ce qui compte dans ce livre c'est la masse de renseignements fournis 1.^o) précisément par Beatrix Heintze pour sortir de l'oubli son mystérieux héros, et 2.^o) par Von Mechow, lui-même, sur le terrain parcouru et les sociétés africaines rencontrées localement. Là l'éditeur et l'auteur sont sans concurrence sérieuse, même si Von Mechow, trop optimiste, se trompait sur le potentiel qui s'offrait à un éventuel colonisateur dans cette région, riche uniquement à ce jour, des gisements de diamants dans le cours supérieur du Cuango purement angolais (c'est-à-dire là où Von Mechow ne s'est pas rendu). Quoi qu'il en soit, les deux volumes auxquels Beatrix Heintze a participé si souverainement sont les résultats d'un tour de force d'une érudition admirable pour les années 1880-1881 et évidemment 2018!

Mozambique

Les temps sont mûrs pour scruter en profondeur les guerres civiles qui ont ravagé l'Angola et le Mozambique et qui ont failli vaincre les autorités reconnues internationalement comme légitimes car elles tenaient la capitale et recevaient l'aide de pays marxistes ou marxisants tandis que leurs adversaires soupait avec le Diable. Un livre récent vient de montrer que pour cette période les mozambicanistes l'emportent et de loin sur les angolais. **The War Within**¹⁵ est l'œuvre composite de sept collaborateurs (il y a deux chercheurs mozambicains) dont leurs homologues angolais et angolais tardent à se manifester. Quelle est la coloration générale du livre? Elle ne fera assurément pas le bonheur du FRELIMO et de ses soutiens étrangers, universitaires ou non, puisque dans l'ouvrage plusieurs textes imputent au FRELIMO la responsabilité de la guerre civile et d'une grande partie de la fragilité sociale et du mécontentement de la population rurale face aux seigneurs de Maputo et à la corruption de ses hautes sphères militaires et politiques. Sans oublier une brutalité fréquente vis-à-vis des sociétés paysannes généralement analphabètes et attachées à leurs valeurs traditionnelles (chefferies, sorcellerie, etc.) et hostiles à la politique foncière et économique que voulaient leur imposer sans préparations les détenteurs de la force. Eux étaient éblouis par: a) la victoire que le MFA leur avait apportée sur un plateau d'argent et b) leur foi en la pertinence du modèle soviétique. Ils ont eu de bonnes intentions, à n'en pas douter, mais que d'illusions et de naïveté de leur part!

En fin de compte, on voit apparaître une réhabilitation tacite de la RENAMO. Il y a malgré tout peu ou pas d'éléments sur ses origines et sur sa dépendance matérielle et financière à l'égard des services secrets rhodésiens puis sud-africains. Le nom du premier leader de la RENAMO n'apparaît cité qu'une seule fois. A signaler le manque d'envergure intellectuelle de ses cadres, et des relents tribalistes initiaux (surtout quand la guérilla atteint le Sud). Il semble aussi que ses objectifs ultimes (après avoir renversé le FRELIMIO) aient été incertains ou tout au moins non mis en avant. Un lecteur peu au fait des particularités de la guerre de brousse menée par la RENAMO risque de passer à côté de son passif le plus noir: destruction de l'infrastructure scolaire et sanitaire, cruauté à l'égard des villageois «neutres» ou partisans du FRELIMO (notamment au Sud). La propagande officielle des Sudistes a longtemps insisté sur le conditionnement psychologique que la RENAMO

¹⁵ Morier-Genoud, Eric, Cahen, Michel & Domingos, M. do Rosario (coord.) (2018), **The War Within. New Perspectives on the Civil War in Mozambique 1976-1992**, Woodbridge (Angleterre), James Currey, pp. XII-268, illustrations noir et blanc.

réservait aux enfants soldats pour en faire des tueurs décérébrés, mais on apprend aussi que l'enrôlement de force de la jeunesse était pratiqué des deux côtés. On estime à 12 300 les soldats de la RENAMO en décembre 1984, mais ils étaient passés à 21 979 lors de la démobilisation de 1992, dont 5885 enfants et adolescents de 16 ans ou moins, alors que le FRELIMO enregistrait 70 902 hommes en 1992 dont 5.631 enfants et adolescents de 16 ans ou moins. Avec de tels effectifs engagés, Maputo avait tort de laisser courir et d'utiliser l'appellation de «bandits armés» car on était bien en présence d'une guerre civile sans foi ni loi de chaque côté. Qui en supportait les conséquences? A peu près la quasi-totalité des campagnes avec des taches de «paix» qui rétrécissaient chaque année. Bien pire que lors de la guerre coloniale!

Les points forts de cette étude sont multiples. Certains auteurs ont pu consulter les archives du FRELIMO à l'échelon provincial et ils ont recueilli les déclarations de partisans des deux bords, y compris des Naparamas (un chapitre fort développé). Ils ne cachent pas que les avancées et les reculs des troubles pouvaient varier d'une province à une autre (Zambézia, Nampula, Inhambane, Maputo), selon l'histoire locale, la puissance des esprits et les croyances en leurs pouvoirs, l'intensité de la colonisation et de la guerre coloniale, etc. La bibliographie comporte plus de 400 entrées (y compris articles et thèses) mais, curieusement, pas tous les livres publiés par des journalistes étrangers ni même par tous les prisonniers européens ou américains enlevés par la RENAMO. Bref, on est devant un travail imposant et sans équivalent pour l'Angola où il y aurait pourtant probablement, à découvrir des détails insoupçonnés jusqu'à présent sur le rôle et l'aura de Savimbi.

Mais où sont ses archives?

Timor

Quand nous aurons tous disparu, nos successeurs s'apercevront que les anciennes métropoles auront mis à profit la période (le premier demi-siècle environ) suivant nos décolonisations respectives pour élaborer des œuvres historiographiques qu'elles avaient été incapables de mener à bien pendant qu'elles gouvernaient leurs colonies. C'est particulièrement vrai pour les Portugais où une poignée de chercheurs, libérés du carcan de l'Estado Novo, commencent à produire des travaux inimaginables pour la censure de l'époque antérieure. Ils ne sont pas nombreux, certes, mais pour Timor ils compensent en qualité leur faible quantité. Un homme comme Fernando Augusto de Figueiredo a dissipé pour sa part les brumes qui entouraient les activités «civiles» de l'Administration locale à partir de 1769 et ce jusqu'en 1975. Le deuxième volume de son opus qu'il consacre aux seules années 1945-1975 est une véritable mine d'informations introuvables ailleurs. Pour la première fois, semble-t-il, on voit dans son récent **Timor-Leste**¹⁶ comment le Portugal de Salazar a repris possession de l'île, après l'occupation japonaise. Les événements de 1959, cachés ou minimisés, ne sont pas non plus esquivés ; les relations avec l'Australie et l'Indonésie sortent de la dérision; la réaffirmation des autorités de Dili dans un contexte tout sauf libéral montre l'influence de la police politique et des militaires. Clairement apparaissent les divers secteurs d'une économie encore embryonnaire, les finances publiques, les transports, la société, l'Eglise catholique, la santé, etc.

L'auteur a également eu la bonne idée de présenter 22 documents en annexe. Dans l'un d'entre eux, l'agronome poète Ruy Cinatti écrit en 1947 à l'ex-ministre des Colonies Marcello Caetano et lui trace un tableau qui n'a rien à voir avec le lusotropicalisme ultérieur. Peu de licences poétiques dans sa lettre!

¹⁶ Figueiredo, Fernando Augusto de (2018), **Timor-Leste. A Presença Portuguesa desde a Reocupação à Invasão Indonésia (1945-1975)**, Lisboa, Ancora Editora, pp. 638, photos noir et blanc.

Là où nous attendions Figueiredo en craignant qu'il nous déçoive, c'était dans ses sources et sa bibliographie. Elles occupent les pages 605-638. Rien à dire. De son grand déballage surgit alors une image réaliste d'une colonie pauvre gérée par un système autoritaire mais quand même moins répressif que dans la colonie de peuplement blanc qu'était l'Angola. On y végétait à petit feu mais ce n'était pas comparable avec la sanglante tapisserie timorienne du XIX^e siècle et de la Première République. Qu'en restait-il? Des souvenirs parfois éruptifs mais le plus souvent enfouis dans le huis clos des mémoires familiales. Les Japonais et la guerre en grand avaient peut-être estompé les massacres antérieurs des coupeurs de tête. Après les Javanais et leurs méthodes, comment pourrait-on ne pas regretter le passage des Portugais, si fugace fut-il? Tout au moins dans les familles qui ne voulaient pas collaborer avec les nouveaux occupants envoyés par Djakarta.

Un complément

Pour diverses raisons, dont le chroniqueur ici n'est que partiellement responsable, des retards sont intervenus dans l'expédition par certains éditeurs des livres ci-dessous examinés. Ils auraient dû être reçus en France en 2018 et, de ce fait, intégrer la chronique proprement dite. Réparons cette omission par cette actualisation.

Généralités et regroupement de plusieurs pays

Deux «poids lourds» occupent cette sous-section et suffisent à la meubler. La thèse d'histoire de Bruno J. Navarro, publiée et financée par le Centro Interuniversitário de História das Ciências e da Tecnologia (CIUHCT), porte un titre moins austère que son sous-titre. Avec **Um império projectado pelo «silvo da locomotiva»**¹⁷ on est sur le quai d'une gare (le Portugal) qui pourrait être aussi bien Saint-Petersbourg se préparant à l'ouverture du Transsibérien, bien avant le départ du poète Blaise Cendrars en partance vers le Pacifique. Humble prière adressée aux lecteurs pour qu'ils tolèrent le carambolage chronologique! Le sous-titre remet d'ailleurs les choses en place. Il s'agit pour l'auteur, en un premier temps, d'étudier la vie et le rôle des ingénieurs qui ont lutté avec des crédits modestes pour inciter les autorités coloniales sur la côte à essayer de combattre les distances et de lusitaniser l'intérieur avec pour objectif final de rentabiliser le rail en se raccordant aux colonies ou Etats étrangers voisins. Le problème majeur des dirigeants du Portugal a toujours été le manque d'argent pour les colonies et la faiblesse du nombre d'ingénieurs prêts à se sacrifier pour concrétiser leurs plans. Il a fallu donc trouver des investisseurs étrangers (britanniques pour l'essentiel) et dépendre de capitalistes qui n'avaient pas les mêmes ambitions que les ingénieurs des travaux publics. Navarro n'en étudie en profondeur que trois (Joaquim José Machado, Alfredo Augusto Lisboa de Lima, João Alexandre Lopes Galvão), mais il y en eut bien d'autres, surtout parmi les officiers de la conquête avant, pendant et après ceux que nous avons qualifiés de «Centurions». Aussi bien l'Angola (au Sud principalement) que le Mozambique (au Sud et au Centre) recueillirent des gouverneurs qui savaient l'importance des communications, à commencer par Paiva Couceiro, Norton de Matos, etc. Défalquons la «folie des grandeurs», l'*hubris* pour reprendre un vocable à la mode qui, historiquement, a ravagé certains hommes politiques, trop prompts à tirer des plans sur la comète, tout en sachant que les caisses étaient vides et qu'elles ne se remplissent pas par magie, même en

¹⁷ Navarro, Bruno J. (2018), **Um império projectado pelo «silvo da locomotiva»**. O papel da engenharia portuguesa na apropriação do espaço colonial africano. Angola e Moçambique (1869-1930). Lisboa, Edições Colibri, pp. 602, photographies noir et blanc, cartes couleur.

Afrique. Cette incursion dans la biographie des trois ingénieurs nous conduit au cœur du livre (à partir de la page 253).

Il est consacré à une étude approfondie des conditions physiques et financières (y compris les aventuriers et les escrocs) (Ex: la ligne Luanda-Malange) propres aux lignes construites tant bien que mal et rarement aussi loin que les devis initiaux le prévoyaient. A cet égard, le Sud-Mozambique offre des exemples de voies pas toujours rentables. La Compagnie de Mozambique au Centre, entre Beira et la Rhodésie du Sud, offre un cas de réussite surmontant les difficultés du début des travaux. Nous n'allons pas détailler la quinzaine de lignes étudiées par l'auteur qui a fait un effort louable pour s'entourer de sources en anglais et même en allemand. Il lui en manque encore beaucoup, mais si on le compare à la pauvreté des sources extra-portugaises dans certains domaines de l'historiographie coloniale récente, c'est le jour et la nuit. On ne peut donc que le féliciter d'avoir désenclavé sa bibliographie (25 pages) et, pour notre part, nous voudrions bien savoir en quelles bibliothèques portugaises se trouvent réunis les livres étrangers qu'il énumère, sans parler de cette thèse portugaise d'Azevedo, José Manuel de, «*A colonização do Sudoeste Africano*», soutenue en 2014 à l'Université de Salamanca!

Bref, si les thèses de doctorat portugaises sont désormais du même calibre, le saut qualitatif en une génération d'historiens est tel que l'on a presque envie d'étudier au Portugal, tout en sortant des sentiers battus par des siècles de répétitions et de rabâchages.

Autre livre important mais avec des objectifs différents, on se doit de citer **A Força Aérea no Fim do Império**¹⁸. Ses trois auteurs/compilateurs se sont réparti la tâche par pays: Angola et Cabinda (pp. 25-132); Guinée (pp. 133-319); Mozambique (pp. 321-471). Nous ne pouvons ici que rappeler quelques faits rarement évoqués, ainsi pour l'Angola, 1.°) l'atterrissage d'un appareil portugais ayant franchi la frontière sans s'en apercevoir et qui doit se poser à court de carburant à Luluabourg, en RDC actuelle. Lisbonne «rachète» les aviateurs et l'avion aux Congolais; 2.°) les opérations à Cabinda après (juin 1974) la Révolution des œillets. Le MPLA local n'est pas complètement «mort» et abat un hélicoptère d'attaque envoyé en appui-feu. Pas de survivants dans le Mayombe; 3.°) l'interception à l'été 1974, par les parachutistes, d'une grande colonne (180 hommes) du FNLA, tentant de renforcer depuis le Zaïre ses maquis dans les Dembos du Nord-Ouest. Succès complet des Portugais qui en certaines unités d'élite ont conservé tout leur mordant (les parachutistes appartiennent à l'aviation à cette époque).

Pour la Guinée, c'est le problème des missiles soviétiques qui fait déborder le vase politique, car la supériorité portugaise dans les airs va y perdre beaucoup de son efficacité. Toutefois, l'aviation, malgré ses pertes en aéronefs et pilotes, augmente ses sorties (14 625 heures de vol pour l'année 1973) (p. 190). Durant toute la durée de la guerre le nombre de pilotes décédés fut de 21 (dont 11 officiers). En moyenne, l'aviation maintenait en Guinée près de 35 pilotes en permanence (p. 193) pour des affectations de 20 mois. Un témoignage d'un pilote lieutenant général porte sur le rôle de la Suède, vilipendée avec hargne pour son soutien au PAIGC, son favori parmi les nationalistes lusophones (pp. 196-219). C'était l'époque des illusions moralisatrices. Pour l'aviation portugaise, la Guinée fut le terrain le plus disputé et la litanie des opérations s'étire encore pendant plus d'une centaine de pages.

La richesse documentaire des pages consacrées dans ce livre au Mozambique, vu du ciel en guerre, n'est pas moindre, mais l'étendue des zones d'intervention a pour effet de diluer la densité des activités aériennes. Dans ces conditions, pour lui rendre pleinement justice il faudrait que nous lui réservions au minimum une page de notre actualisation.

¹⁸ Bispo, António, Cardoso, José A. Vizela & Cubas, Ricardo (auteurs et coordinateurs) (2018), **A Força Aérea no Fim do Império. Relatos de episódios, testemunhos e visões pessoais**, Lisboa, Âncora Editora & Oeiras, Programa Fim do Império, pp. 479, photos noir et blanc.

A noter que le maître d'œuvre de la partie mozambicaine a eu la bonne idée d'accorder une place éminente au contexte politique et géostratégique qui singularisait l'engagement de l'aviation locale. La pugnacité de ses homologues rhodésienne et – plus lointainement – sud-africaine était une donnée rassurante que l'on ne retrouvait pas dans la petite Guinée entourée de territoires voisins hostiles (violemment en Guinée-Conakry) ou plus ou moins acquis (Sénégal) à la cause d'Amílcar Cabral. En résumé si, grâce à ce texte, on n'arrive pas encore à disposer d'une histoire construite par des gens dont le métier est l'élaboration des synthèses et des chronologies, on a rassemblé sous une même couverture un ensemble de données qui, mises en forme, permettront un jour – peut-être – d'obtenir un récit global.

Guinée

Tatuagens da Guerra da Guiné¹⁹, dont l'auteur fut un officier de carrière (capitaine d'infanterie) mobilisé et envoyé à Timor, en Guinée puis au Mozambique où son hélicoptère fut abattu alors qu'il défendait le chantier du barrage de Cabora Bassa, est un ouvrage appartenant au genre «Mémoires de guerre». Il porte sur ses activités entre 1965 et 1966 dans la région de l'Oio (Bissorã, Olossato), l'un des bastions du PAIGC, et à Mansoa. Quelles activités? Militaires assurément, mais aussi humanitaires auprès de la population. En fait, ce qui le préoccupe en priorité, semble-t-il, c'est de venir en aide à son prochain, s'il faut en croire ses multiples photographies de la Guinée et ses activités ultérieures dans les services de la protection civile au Portugal, après qu'il a été pensionné en tant qu'invalidé de guerre, suite aux blessures reçues au Mozambique. Il écrit bien et longuement. Il a utilisé des livres d'histoire locale (dont notre *História da Guiné* dans sa version en portugais) et les chroniques de Rui Silva (*Páginas negras com salpicos cor-de rosa*), ce qui est rare dans les récits d'anciens combattants en Guinée. Cela étant dit, il dialogue artificiellement plus de 50 ans après les faits. Nous doutons donc un peu de l'exactitude de ses reconstitutions des discours envolés dans les forêts de l'Oio mais, après tout, il n'écrit pas pour inscrire son nom sur la stèle des grands historiens, mais bien pour sonder dans sa chair la profondeur du traumatisme qu'a été la confrontation, dans un milieu haï, entre ces soldats involontaires et des guérilleros qui, eux, croyaient qu'ils se battaient pour améliorer leur sort. Naïfs juvéniles qui allaient sombrer, devenus vieillards, dans les marécages d'une simili république qui désormais ricane devant les diplomates suédois. Même sous la table des «narcocrates» les miettes sont devenues rares pour les héros d'hier.

Portugal e a Guerra de África²⁰ a un titre trop ambitieux car il est jumelé avec un sous-titre qui, lui, plus réaliste, concerne modestement le véritable enjeu du livre, c'est-à-dire environ 70 % des pages. Elles sont attribuées à la place de la Marine portugaise en Guinée et en particulier aux opérations des *lanchas* indispensables pour naviguer dans ce pays où les marins ont toujours joué un rôle essentiel, faute de voies de communications terrestres en quantités et en qualités suffisantes. Il faut reconnaître à la Marine portugaise un effort considérable pour se doter en quelques années de bâtiments bien adaptés aux fleuves et rivières *guineenses*, lancés par les chantiers navals nationaux. L'intérêt et la nouveauté de l'ouvrage sont donc dus à la description des opérations menées à bien par ces *lanchas* qui permettaient à de nombreuses garnisons des Forces terrestres de survivre matériellement et physiquement. Des détails sont également fournis sur l'attaque de Conakry (la célèbre invasion par mer, baptisée *Mar Verde*). Les deux auteurs s'attachent aussi à décrire le

¹⁹ Riquito, Luís (2018), *Tatuagens da Guerra da Guiné. Capitão Luís Riquito*, Lisboa, Guerra e Paz Editores, pp. 422, nombreuses photographies noir et blanc.

²⁰ Duarte, António Rebelo & Neves, João Pires (2018), *Portugal e a Guerra de África. A Marinha com as «Argos» nas águas da Guiné*, Lisboa, Comissão Cultural de Marinha, pp. 200, photos noir et blanc et couleur.

retrait (l'évacuation plutôt) de la Marine de Guinée et le transfert partiel en un convoi des bâtiments vers l'Angola. Le plus original du texte est peut-être le retour de l'*Armada* en Guinée (Opération Crocodilo à Bissau) en 1998, pour exfiltrer 1237 réfugiés d'un pays retombé dans l'anarchie d'une foire d'empoigne du pouvoir, autrement dit des Finances subventionnées par des sources avouables.

São Tomé et Príncipe

Pour qui un critique doit-il écrire? Pour encenser ou ... démolir un auteur ami ou ... ennemi? Un éditeur envers qui il a une dette, ou avec qui il veut poursuivre une polémique? Tout cela est mesquin et dérisoire. Nous n'avons ici et ailleurs qu'un objectif: informer un lecteur qui, par hasard ou obligation, nous lira ou non. Notre «client» étant ainsi défini, nous lui devons la sincérité et de ne pas le tromper. Dès lors, pour São Tomé et Príncipe nous plaidons coupable d'avoir, pendant des années, laissé l'archipel au bas de l'échelle de nos intérêts actuels, alors que nous l'avions visité en 1966, et étant l'un des rares auteurs français à lui avoir consacré, dès 1968 et 1971, deux articles, dont un, pionnier, sur la «guerre de Batepá» (reproduits dans René Pélissier, *Le naufrage des Caravelles*, Editions Pélissier, 1979, pp. 215-240). Sans parler d'un long chapitre dans *Explorar ...*, *Idem*, pp. 51-83 où l'on évoque cette fameuse «guerre de Batepá» qui peut, à la rigueur, être considérée comme l'une des premières manifestations sanglantes du nationalisme antiportugais en Afrique, ce qui nous pousse à présenter tardivement les trois premiers volumes d'une **História Documental de São Tomé e Príncipe**²¹ de Carlos Espírito Santo, un insulaire universitaire engagé, décidé à sortir trois autres volumes, selon ses dires de 2015. Mais comme la publication de cette masse (4 kilos, format 21 x 28) ne paraît pas devoir reprendre durant notre reste de vie, avouons au lecteur que nous n'avons pas eu le courage de lire les trois volumes présentés ici par l'éditeur qui a bénéficié d'une subvention d'une banque de São Tomé. C'est pour le critique un délit de lèse-lecteur, mais nous nous engageons auprès de l'auteur à parler d'un autre de ses nombreux livres antérieurs, intitulé *A guerra da Trindade, Cooperação*, (2003) s'il nous l'envoie... et s'il ne dépasse pas les 900 pages! Après tout, le critique, même historien, n'est qu'un être humain. Nous intéresse avant tout le nombre de victimes (morts et blessés) dans ce massacre ordonné par le gouverneur de l'époque qui ne semble pas avoir été sérieusement inquiété par la justice de l'Estado Novo, si nos souvenirs sont exacts, la PIDE ayant elle-même reconnu que la thèse d'un complot « communiste » ne résistait pas à l'examen des faits. Sous réserve de confirmation par des spécialistes mieux informés que nous et en attendant la suite.

Mozambique

Commençons par un livre²² qui, une fois surmonté le jargon des 15 contributeurs (dont deux hommes), pourra peut-être éclairer le lecteur sur certains aspects du Mozambique contemporain. Remarquons qu'il constitue une éclatante victoire du féminisme universitaire puisque 13 femmes ont fait sauter le verrou de la parité et prennent la succession de la quinzaine d'auteurs américaines qui, il y a quelques années, avaient déjà publié un livre sur le Mozambique. Etonnant et encore inexpliqué, le tropisme de ces

²¹ Espírito Santo, Carlos (2015), *História Documental de São Tomé e Príncipe*, Lisboa, Edições Colibri. Vol. 1, pp. 614. Vol. 2, pp. 513. Vol. 3, pp. 646. Reproduction fac-similé d'imprimés, de documents dactylographiés et surtout de dépôts manuscrites sur près de deux milliers de pages plus ou moins déchiffrables.

²² Khan, Sheila Pereira, Meneses, Maria Paula & Bertelsen, Bjørn Enge (auteurs et coordinateurs), (2019), *Mozambique on the Move. Challenges and Reflections*, Leiden/Boston & Brill, pp. XIV-294, photographies noir et blanc, sépia et couleur.

femmes savantes pour le soleil austral! Notamment pour celles qui viennent de débarquer de Scandinavie et même du Portugal. Les «sciences molles» leur ouvrent leurs murs de boucliers en dentelles et accueillent à bras ouverts cette nouvelle phalange d'hoplites en jupon, devenues les *shield-maidens* de la sémiologie et autres disciplines essentielles. Avec elles on est très loin de l'OMM (Organização da Mulher Moçambicana) de jadis, car ces générations d'étrangères défendent avant tout leur carrière universitaire sans trop se soucier de faire plaisir au FRELIMO nouvelle manière.

Ce serait plutôt des militantes de la déconstruction des mythes propagés par Samora Machel et sa garde intellectuelle. Le maître d'œuvre qu'est le Norvégien Bertelsen leur montre la voie en soulignant les difficultés qu'a eues le FRELIMO à asseoir la figure de Gungunhana chez les Ndaou qui ont la mémoire longue et avaient constitué une grande partie du commandement de la RENAMO en guerre. L'esclavage et les massacres perpétrés par les hiérarques du Gaza chez les Ndaou il y a plus d'un siècle ne s'oublient pas facilement chez les Shona. D'autres auteurs, plus littéraires, constatent même que Mia Couto ou Ungulani Ba Ka Khosa ont déjà contribué à détrôner la figure de Gungunhana, imposée par le FRELIMO aux descendants de ses anciennes victimes. Autres études brèves mais incisives, on trouve également des pages examinant les conséquences de l'essor d'une des branches les plus conservatrices du protestantisme brésilien sur les Mozambicaines. «Sciences molles» ou non, nos néo-Valkyries ayant remplacé l'épée par la plume dressent donc dans ce recueil un tableau assez sombre de la situation actuelle sous la férule du FRELIMO, dont certains ministres, voire un président, ayant amplement dénaturé les grands principes révolutionnaires d'antan, se contentent d'utiliser leurs positions pour donner libre cours à leur vénalité d'anciens pauvres avides et, par artifices et autres féeries, font disparaître quelques dizaines, voire centaines, de millions de dollars des comptes publics. Les fleurs que l'on jetait sur le parcours du FRELIMO autrefois se sont donc singulièrement fanées aux yeux de nos gardiennes de la moralité. Est-ce à dire que leurs adversaires principaux, les gens de la RENAMO, sont donnés en exemples de la vertu dans ce livre? Non hélas! Et comment pourrait-on le faire de bonne foi après la lecture du texte qui suit?

La population civile a subi de telles horreurs et souffrances pendant les années de guerre qu'elle n'est pas – semble-t-il – prête à changer de régime par des voies légales. Il faut savoir que la vengeance des Ndaou, prépondérants dans le commandement de la RENAMO, aura mis environ un siècle à s'exercer contre les Sudistes, assimilés abusivement aux héritiers de Gungunhana. Si ailleurs, au Centre et au Nord, la RENAMO avait de chauds partisans pendant la guerre civile de 1977-1992 et les a conservés ou élargis en partie localement, le système terroriste qu'elle instaura au Sud vient d'être décrit par une de ses victimes, Hassane Armando, qui assista (à l'âge de douze ans), chez lui à un massacre resté dans sa mémoire et celle de ses contemporains. **Tempos de Fúria**²³ expose donc par le menu l'attaque de la localité de Homoïne, à l'ouest d'Inhambane, peuplée, sauf erreur de notre part, par des Tsua (un sous-groupe des Thonga ou Tonga) et peut-être aussi par des Chope, pas nécessairement des partisans enthousiastes de Gungunhana qui avait aussi ravagé leur territoire avant, pendant et après sa descente du nord, à la fin des années 1880. Le jeune Armando ainsi qu'une partie de sa famille sont enlevés par la RENAMO qui jusqu'à sa fuite le détiendra pendant près de deux ans dans ses maquis, ce qui fait de son livre une source capitale pour connaître les atrocités commises en 1987, de part et d'autre. Même si nous nous méfions de la véracité de la statistique traditionnellement annoncée

²³ Armando, Hassane (2018), *Tempos de Fúria. Memórias do massacre de Homoïne, 18 de Julho de 1987*, Lisboa, Edições Colibri, pp. 172, photographies noir et blanc.

par le FRELIMO (350 morts au moins à Homoïne, le 18 juillet 1987), ces tueries nihilistes n'auraient rien de bon pour une éventuelle prise du pouvoir par la RENAMO. Critiquer aux élections les gens de Maputo, c'est une chose, mais lorsque l'on se rappelle ce que fut l'appareil et les méthodes des «autres», on réfléchit à deux fois avant de se prononcer contre le FRELIMO.

Toujours dans une guerre, mais centenaire celle-ci, le journal tenu par un lieutenant portugais pendant la guerre luso-allemande, de 1916 à 1918, constitue une rareté car le nombre de prisonniers portugais capturés par les Germaniques à Naulila (le combat en 1915, pas l'incident), en Angola, n'a donné dans un livre qu'un témoignage patriotard et à notre connaissance aucun parmi les quelques soldats de la République tombés aux mains des troupes du colonel puis général Von Lettow-Vorbeck sur le territoire de l'Ost-Afrika. Aucun, jusqu'à la parution en 2018 de **A Grande Guerra em Moçambique**²⁴, sous le timbre des Edições Colibri! On attendait beaucoup du «diário» du lieutenant Frederico Marinho Falcão, mais il nous faut admettre que l'on est un peu déçu par le contenu. Volontiers on reconnaîtra qu'il a eu au moins le mérite d'avoir inscrit jour après jour les kilométrages des «safaris» auxquels il fut soumis et la nature de l'alimentation fournie, insuffisante en quantité et en variété. Sur les cinq officiers portugais détenus par les Allemands en Afrique orientale, lui seul eut la constance d'enregistrer pour la postérité cette Anabase, de villages en villages, car contrairement à la situation au Sud-Ouest africain, il n'y a pas de villes de garnison intactes ni d'hôpitaux fixes dans la partie sud-orientale de l'Ost-Afrika à cette époque. Conduite sans répit par un génie de la guérilla, la mobilité et les coups de main contre les troupes anglaises et sud-africaines sont la caractéristique de cette interminable chasse-poursuite où l'on marche pendant des années pour ne pas être pris par un ennemi infiniment plus nombreux et mieux armé. Le lieutenant a été capturé dans cette «*Epopéia maldita*» que fut l'offensive portugaise éphémère contre le poste de Nevala. Nous n'avons pas compris si sa libération en novembre 1917 est due à un accord entre les Britanniques et les Allemands. Un manque cruel de cartes ne permet pas non plus de situer les itinéraires empruntés. Mais l'utilité de ce journal reste grande car elle donne une vision de l'arrière du serpent allemand qui se faufile dans la brousse et frappe quand il a récupéré des armes et des munitions ennemies. La guerre du général péripatéticien se poursuit donc jusqu'à quelques jours après la signature de l'Armistice en Europe occidentale. Lui se moquait bien de ses pertes en hommes, blancs et noirs, car en parfait Teutonique, son plan était de harceler l'ennemi jusqu'à la mort du dernier de ses soldats. Et il le mit en œuvre en envahissant le territoire de la Rhodésie du Nord. Drôle d'héroïsme que le sien qui courtise les fantômes oubliés dans les fossés de la gloire pour obtenir une consécration de la part des historiens nationalistes. Mais en novembre 1918, il y avait longtemps que Nevala ne voulait plus rien dire, sinon la honte pour les hommes politiques portugais et le mépris affiché par les Britanniques à l'égard des capacités de la République. Pour solde de tout compte, ils ne lui accordèrent que la récupération du minuscule triangle de Quionga. Un texte brut rendu original par l'absence de concurrence!

Annexe: Sahara Atlantique

Pour aider le lecteur – intéressé par le Sahara ici en cause – à approfondir ce qu'il vient de lire dans *Africana Studia*, n.º 29, la revue a jugé bon de lui fournir quelques éléments l'incitant à aller plus loin. Et pour parvenir à cet objectif, elle nous a demandé, à nous

²⁴ Vaz, Francisco António Lourenço (ed.) & Falcão, Frederico Marinho (auteur) (2018), **A Grande Guerra em Moçambique. O diário do Tenente Frederico Marinho Falcão (1916-1918)**, Lisboa, Edições Colibri, pp. 184, photos noir et blanc.

qui avions voyagé à l'intérieur de ce qui était alors le Sahara des militaires espagnols, en 1967, et écrit sur la fin de la période franquiste dans le désert, de concocter une brève introduction bibliographique sur ce territoire à l'avenir en suspens depuis plus de quarante ans. Nous le faisons, après une prudente hésitation, compte tenu de plusieurs facteurs, à savoir:

- 1.º) l'intolérance possible des parties impliquées, habituées qu'elles sont à l'outrance des louanges, et incapables d'admettre un point de vue autre que le leur.
- 2.º) notre ignorance de l'arabe et éventuellement du traitement livresque du thème dans cette langue.
- 3.º) l'ampleur de la bibliographie pertinente (il existe une bibliographie, incluant les articles, dépassant les 400 pages, pour une simple énumération des entrées, parfois profusément commentées, il est vrai. Et elle s'arrête en 1983-1984).
- 4.º) l'insuffisance de notre bibliothèque personnelle qui atteint à peine 300 livres sahariens en langues ouest-européennes.
- 5.º) l'orientation de nos intérêts qui nous a poussé à privilégier les voyages et l'histoire locale, au détriment de la propagande unilatérale.
- 6.º) notre incertitude quant aux convictions et aux désirs des lecteurs.

De ce fait, nous limiterons ou éliminerons beaucoup de détails indispensables à une bibliographie commentée, digne de ce nom. C'est une esquisse bibliographique que nous livrons, pas un instrument de travail perfectionné pour spécialistes abrités derrière des œillères politiques. Avant d'entrer dans le vif du sujet, il nous semble opportun de dire deux mots sur l'évolution de la production des écrits pertinents en espagnol. L'Ouest-saharien est séculairement un désert avec une ou deux petites oasis. Inégalement mais indéniablement hostile aux hommes, il est globalement peu propice à la naissance d'une littérature historiographique en langues ouest-européennes. Ces sables ont cependant toléré des sociétés longtemps nomades pour l'essentiel, c'est-à-dire pauvres, violentes, religieusement farouches et avant tout jalouses de leur indépendance. Qui pouvait bien la menacer? Personne, durablement. Pendant des siècles, parfois venaient s'échouer quelques pêcheurs canariens ou des naufragés d'autres origines. Ceux que l'on ne tuait pas, on les réduisait en esclavage dans l'attente du paiement d'une rançon. Dans le partage de l'Afrique, c'était, même au XIX^e siècle, une région qu'il fallait mieux éviter: une sorte de Somalie atlantique avant la lettre.

Pourtant, en 1884, l'Espagne se décide à faire valoir des «droits» sur la carte, en réalité sur le rivage. Mais elle renoncera à s'affirmer à l'intérieur avant 1934 (occupation de Smara). C'était d'ailleurs plus par nostalgie et pour devancer la France que pour développer ce qui n'était qu'une proto-colonie militaire que l'on voulait maintenir pour se rappeler qu'autrefois (aux XVI^e-XVIII^e siècles) Madrid régenterait un Empire mondial. En cinquante ans, le nombre de livres en espagnol sur ce Sahara qui ne l'était pas encore réellement avait été probablement inférieur à vingt (en incluant les récits des déportés). Madrid pratiquait à l'égard des nomades les plus intolérants ce que certains historiens ont appelé la «politique du pain de sucre». C'était habile car ainsi on achetait la «tranquillité» de l'intérieur par l'octroi de secours alimentaires, monétaires, voire sanitaires. Insidieusement, elle créait malheureusement une culture de la dépendance dans un pays d'hommes fiers. Par ailleurs, quelques noyaux de sédentaires se groupaient autour des trois ou quatre garnisons côtières. Jusqu'au bout, un paternalisme vigilant imprégna le colonialisme dans le désert des Espagnols, et la composante militaire ne fit que s'accroître après la visite sur place du général Franco, bien après la fin de la Deuxième Guerre mondiale. On lui attribue également l'amorce du développement administratif, surtout après l'indépendance d'un

Maroc déjà menaçant pendant et après l'«invasion» du Sahara par l'Armée de libération en 1957-1958, repoussée de justesse avec l'aide des Français. Ni les débuts de l'implantation d'une main-d'œuvre civile canarienne, ni la guerre de 1957-1958 (gardée longtemps secrète en Espagne par les Franquistes) n'eurent de conséquences immédiates sur le plan éditorial. Même chose pour la découverte de gigantesques gisements de phosphates.

C'est la fin du franquisme, qui coïncide avec la «Marche verte», qui va débloquent progressivement un flot de livres sahariens en espagnol. Le premier motif de cette orientation inattendue est l'exploitation de la mémoire des anciens combattants de 1957-1958 et de ceux qui ont assisté à l'«invasion pacifique» de Hassan II, l'arme au pied. Cette double conjonction militaro-politique – qui tiendra lieu de «guerre coloniale» pour les soldats du *reemplazo* (contingent) espagnol et des *tercios de la Legión* – reste cependant secondaire par rapport à l'irruption des livres qui défendent en espagnol l'indépendance du Sahara occidental. Les remords d'avoir abandonné leurs Sahariens au profit du Maroc ont, pendant plus d'une génération, affecté une couche de lecteurs qui, faute de *retornados* locaux, tiennent lieu d'experts sahariens plutôt de membres d'ONG actifs dans de nombreuses villes d'Espagne, qui soutiennent financièrement et matériellement les réfugiés dans les camps du Polisario de la région de Tindouf (Algérie). Nous ne savons pas combien de ces livres ont été publiés depuis 1976 sur le Sahara, mais en 2018 les services de la culture annonçaient à Madrid que plus de 300 titres étaient encore disponibles en espagnol (et aussi en catalan, basque, etc.). Pour un pays où les éditeurs sont traditionnellement peu enclins à lancer des livres sur les récentes colonies africaines qui occupent une place insignifiante dans la mentalité et la galaxie onirique de l'Espagnol moyen, c'est un exploit. Nous ne savons pas s'ils se vendent bien. Mais ajoutons que de nombreuses fondations ou organismes universitaires subventionnent la publication de traités scientifiques, notamment historiographiques ou sociologiques, sur le Sahara, de préférence à la Guinée qui n'a pas bonne presse (sauf dans les cercles d'expatriés ou de réfugiés hostiles au clan au pouvoir à Malabo). On note également (et c'est un fait intéressant) la naissance d'une littérature rédigée par les Sahariens en espagnol.

Et dans les autres langues que se passe-t-il? En France, les livres ouest-sahariens trouvent un marché très restreint, sauf chez les membres de quelques associations de soutien au Polisario. Ces dernières semblent recruter dans les circuits habituels des intellectuels de gauche et les anticolonialistes, et subir les contrecoups de la vie intérieure du Polisario. Le Maroc ayant interdit l'importation des livres étrangers sur son Sahara, on ne peut pas miser sur des ventes mirobolantes. En Algérie, le marché du livre sur le Sahara occidental publié en France ne nous semble pas très prometteur, lui non plus. C'est encore en anglais que les travaux universitaires ou propagandistes – anti-marocains pour la plupart, mais avec parfois de fortes réserves à l'égard de la gestion du Polisario – sont les plus solides ou originaux. De temps à autre, on trouve des titres dont les auteurs constatent les progrès et les transformations sociales et économiques obtenus par les investissements marocains. Au profit de qui? Là est la question. Quelques politologues s'ingénient à trouver une solution viable qui conviendrait aux quatre seigneurs (Espagne, Maroc, Algérie, ONU) qui sont encore soucieux de venir en aide aux perpétuels assistés que sont devenus les Sahariens des camps depuis plus de 42 ans.

Nous ventilerons thématiquement et politiquement la présentation des quelques entrées citées ci-après. Le nombre de pages n'est indiqué que pour les volumes fondamentaux. Même chose pour le nom des éditeurs. Nous avons limité volontairement nos commentaires.

Voyages

- Alonso, Fran (1998), **Territorio ocupado**, Vigo, Edicións Xerais de Galicia.
- Andradre (2003), **El territorio del silencio: un viaje por el Sáhara occidental**, Tegueste (Tenerife), Ediciones de Baile del Sol. Contre le Maroc et la MINURSO.
- Barbier, Maurice (1985), **Voyages et explorations au Sahara occidental au XIX^e siècle**, Paris.
- (1984), **Trois Français au Sahara occidental en 1784-1786**, Paris.
- Bonelli, P. Emilio (ca 2011), **El Sáhara. Descripción geográfica, comercial y agrícola desde Cabo Bojador à Cabo Blanco, viajes al interior, habitantes del desierto y consideraciones generales**, s.l., Kessinger. Reprint de l'édition officielle de 1887. Pour les premières explorations de 1885.
- Péllissier, René (1992), **Don Quichotte en Afrique. Voyages à la fin de l'Empire espagnol**, Orgeval (France), Editions Péllissier, pp. 176. Voyage sous surveillance de 1967 dans une colonie militaire.
- Rodríguez Esteban, José Antonio (ed.) (2008), **Conmemoración de la Expedición científica de Cervera-Quiroga-Rizzo al Sáhara occidental en 1886**, Madrid, Consejo superior de Investigaciones científicas.

Histoire (incluant les bibliographies et la période espagnole jusqu'en 1976)

- Alonso del Barrio, José Henrique (2010), **Sáhara-Ifni ¿ Encrucijada o abandono ? 1956-1963**, Vol. I, Saragosse, Mira Editores, pp. 583. Vol. II, pp. 454. Surtout militaire.
- Bárbulo, Tomás (2002), **La historia prohibida del Sahara español**, Barcelona, Ediciones Destino, pp. 347.
- Bens (1947), **Mis memorias (veintidos años en el desierto)**, Madrid, Ediciones del Gobierno del África occidental española. Par le gouverneur inamovible des premiers postes militaires.
- Caro Baroja, Julio (1955), **Estudios Saharianos**, Madrid, pp. 502. Une somme.
- Casas de la Vega, Rafael (1985), **La última guerra de África (campana de Ifni-Sáhara)**, pp. 568. Une des études les plus complètes.
- Dalmases, Pablo-Ignacio de (2014), **El desierto imaginado. África occidental española en la literatura**, Barcelona, Ediciones Carena. Surtout les livres en espagnol.
- (2012), **La esclavitud en el Sáhara occidental**, Barcelona, Ediciones Carena. Sur la tolérance des militaires espagnols à l'égard de l'esclavage des Nègro-Africains par les nomades.
- (2010), **Huracán sobre el Sáhara. Memorias de un periodista en el último desastre español**, Barcelona, Editorial Base. Pour la fin de la colonisation en 1975-1976.
- Diego Aguirre, José Ramón (2004), **El oscuro pasado del desierto. Aproximación a la historia del Sáhara**, Madrid, Sial Ediciones, pp. 454. Travail pionnier.
- (1993), **La última guerra colonial de España. Ifni-Sáhara (1957-1958)**, Málaga. Une des meilleures synthèses.
- (1988), **Historia del Sáhara español [La verdad de una traición]**, Madrid, pp. 879. Capital sur la lente pénétration par un ancien officier-administrateur au Sahara.
- Fernández-Aceytuno, Mariano (2001), **Ifni y Sáhara. Una encrucijada en la historia de España**, Madrid, autoédition, pp. 775.
- Hodges, Tony (1982), **Historical Dictionary of Western Sahara**, Metuchen (New Jersey), London, The Scarecrow Press, pp. 470. Capital.
- López Bargados, Alberto (2003), **Arenas coloniales. Los Awlād Dalīm ante la colonización franco-española del Sáhara**, Barcelona, Edicions Bellaterra. Thèse.
- Mariñas Romero, Gerardo (1988), **El Sáhara y la Legión**, Madrid, pp. 629.
- Martínez Milán, Jesús M.^a (2003), **España en el Sáhara occidental y en la zona sur del Protectorado en Marruecos, 1885-1945**, Madrid, UNED, pp. 400. Thèse capitale.
- Massimi, B. de (1949), **Vent debout. Histoire de la première ligne aérienne française**, Paris.

- Mayrata, Ramón (ed.) (2001), **Relatos del Sáhara. Literatura española del desierto**, Madrid, Libros Clan. Anthologie.
- Mercer, John (1976), **Spanish Sahara**, London.
- Mulero Clemente, Manuel (1945), **Los territorios españoles del Sáhara y sus grupos nómadas**, Sahara, pp. 444.
- Pélissier, René (2015), **Portugal-Afrique-Pacifique. Une bibliographie internationale critique**, Orgeval (France), Editions Pélissier, pp. 562. La suite de la production livresque saharianiste.
- (2006), **Angola-Guinées-Mozambique-Sahara-Timor, etc.** Une bibliographie internationale critique (1990-2005), Orgeval (France), Editions Pélissier, pp. 748. 63 nouveaux titres sur le Sahara.
- (2005), **Spanish Africa – Afrique espagnole. Etudes sur la fin d'un Empire (1957-1976)**, Orgeval (France), Editions Pélissier, pp. 224. Evolution politique. Bilingue.
- (1991), **Du Sahara à Timor. 700 livres analysés (1980-1990) sur l'Afrique et l'Insulinde ex-ibériques**, Orgeval (France), Editions Pélissier, pp. 350. Bibliographie.
- Rumeu de Armas, Antonio (1956, 1957), **España en el África Atlántica. Vol. I. Texto. Vol. II. Documentos**, Madrid, pp. 612 + 310.
- Santamaria Quesada, Ramiro (1984), **Ifni y Sáhara. La guerra ignorada**, Madrid.
- Segura Palomares, Juan (1976), **El Sáhara, razón de una sinrazón**, Barcelona.
- Sipe, Lynn F. (1984), **Western Sahara. A Comprehensive Bibliography**, New York-London, Garland Publishing, pp. 418. 3.345 entrées, certaines très commentées.

Pro-Maroc

- Akhmisse, Mustapha (1987), **Hommes et choses de Smara**, Rabat, Edino.
- Alaoui, Hassan (2010), **Guerre secrète au Sahara occidental**, Paris, Encre d'Orient.
- Benmessaoud Tredano, Abdelmoughit (1991), **Le Sahara marocain: une décolonisation pas comme les autres**, Rabat.
- Gaudio, Attilio (1993), **Les populations du Sahara occidental. Histoire, vie et culture**.
- (1978), **Le dossier du Sahara occidental**, Paris, pp. 462.
- (1975), «Sahara espagnol». **Fin d'un mythe colonial?**, Rabat, pp. 516.
- Hernández, Angela (2001), **Sáhara: otras voces**, Málaga, Editorial Algazara.
- Lazrak, Rachid (1974), **Le contentieux territorial entre le Maroc et l'Espagne**, Casablanca, pp. 480.
- Maazouzi, Mohamed (1976), **Tindouf et les frontières méridionales du Maroc**, Casablanca.
- Moha, Edouard (1990), **Le Sahara occidental ou la sale guerre de Boumediene**, Paris.
- Mohsen-Finan, Khadija (1997), **Sahara occidental. Les enjeux d'un conflit régional**, Paris, CNRS Editions. Subtilement pro-marocain.
- Perray, Charles (2011), **Le Maroc saharien aujourd'hui**, Paris, Editions du Jaguar. Très nombreuses photos sur le développement.
- Rézette, Robert (1975), **Le Sahara occidental et les frontières marocaines**, Paris, 1975.
- Thobhani, Akbarali (2002), **Western Sahara Since 1975 Under Moroccan Administration. Social, Economic and Political Transformation**, Lewiston (New York), The Edwin Mellen Press. Bilan marocain très positif selon ce professeur aux USA. Détaillé.
- Yata, Ali (1982 et 1984), **Le Sahara occidental marocain à travers les textes**, Casablanca, Tome I, pp. 456 & Tome II, pp. 688.

Pro-Polisario

- Abdelaziz, Benabdellah (1977), **Vérité sur le Sahara**, Roanne (France).
- Abjean, Annaïg & Julien, Zahra (2003), **Sahraouis. Exils. Identités**, Paris, L'Harmattan.

- Balguer, Soledad & Wirth, Rafael (1976), **Frente Polisario: la ultima guerrilla**, Barcelona, Editorial Laia.
- Barbier, Maurice (1982), **Le conflit du Sahara occidental**, Paris.
- Caratini, Sophie (2003), **La République des sables. Anthropologie d'une révolution**, Paris, L'Harmattan.
- Cruz, Carlos Benigno da (1977), **Guerra do Povo no Sahara Ocidental**, Coimbra.
- Diego Aguirre, José Ramón (1991), **Guerra en el Sáhara**, Madrid, Istmo, pp. 386. Sur la lutte du Polisario contre le Maroc et la Mauritanie.
- Hodges, Tony (1983), **Western Sahara. The Roots of a Desert War**, Westport (Ct), Lawrence Hill & Co. Capital.
- Malek, Boualem (1983), **La question du Sahara occidental et le droit international**, Alger, pp. 463.
- Miské, Ahmed-Baba (1978), **Front Polisario. L'âme d'un peuple**, Paris.
- Ould Ismail ould Es-Sweyih, Mohamed-Fadel (2001), **La République sahraouie**, Paris, L'Harmattan. Parfois critique.
- Pazzanita, Anthony G. (2006), **Historical Dictionary of Western Sahara**, 3rd edition, Lanham (Maryland), The Scarecrow Press, pp. LXV-523. Important pour connaître le personnel politique.
- (1996), **Western Sahara**, Oxford, etc., Clio Press, pp. XL-261. Bibliographie.
- Pazzanita, Anthony & Hodges, Tony (1994), **Historical Dictionary of Western Sahara**, 2nd edition, Metuchen (New Jersey), The Scarecrow Press, pp. LXXII-565. Important.
- Rössel, Karl (1991), **Wind, Sand und (Mercedes-) Sterne. WestSahara: Der vergessene Kampf für die Freiheit**, Unkel/Rhein; Bad Honnef, Horlemann, pp. 413.
- Saad, Zeïn (1987), **Les chemins sahraouis de l'espérance**, Paris.
- Sayem, Ismaïl (1998), **Les Sahraouis**, Paris, L'Harmattan.
- Shelley, Toby (2004), **Endgame in the Western Sahara. What Future for Africa's Last Colony?**, London, Zed Books.
- Thompson, Virginia & Adlof, Richard (1980), **The Western Saharans. Background to Conflict**, London, Croom Helm, pp. 348. Travail objectif, sans polémique analysant le conflit comme étant la suite de l'éternelle lutte des nomades contre les sédentaires. Capital.
- Villar, Francisco (1982), **El proceso de autodeterminación del Sáhara**, Valencia, pp. 410.
- Villemont, Régine (2010), **Avec les Sahraouis. Une histoire solidaire de 1975 à nos jours**, Paris, L'Harmattan, pp. 351.
- Yara, Ali Omar (2003), **L'insurrection sahraouie. De la guerre à l'Etat, 1973-2003**, Paris, L'Harmattan.
- (2001), **Genèse politique de la société sahraouie**, Paris, L'Harmattan.
- Zunes, Stephen & Mundy, Jacob (2010), **Western Sahara. War, Nationalism, and Conflict Irresolution**, Syracuse (New York), Syracuse University Press, pp. XXXVII-319. Partisans d'une alliance entre les autochtones et les centaines de milliers de «colons» marocains.

Bilan provisoire

Boulay, Sébastien & Correale, Francesco (coord.) (2018), **Sahara Occidental. Conflit oublié, population en mouvement**, Tours (France), Presses universitaires François-Rabelais, pp. 424 + 8 p. de planches photos et cartes noir et blanc et couleur. 24 auteurs dressent un état de la question en mettant l'accent sur l'Histoire, le droit, la politique, les réfugiés, les arts, l'anthropologie, la sociologie, la diaspora, etc. Bibliographie très incomplète mais ambitieuse (36 pages). Original et indispensable.